

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET

OpenEdition

Presses de l'Ifpo

Analecta | Regis Blachère

Le cas Baššâr dans le développement de la poésie arabe*

p. 583-602

Texte intégral

Nos progrès dans l'étude des genres dans la poésie arabe ne cessent de s'affirmer depuis l'époque déjà lointaine où Ṭaḥa Ḥusayn en a dégagé les aspects d'ensemble. Les problèmes posés en effet par la périodisation semblent aujourd'hui à peu près tous résolus. Celui des rapports entre les diverses disciplines culturelles et littéraires se trouve élucidé par ce que fournissent des enquêtes en profondeur sur les milieux urbains. Des synthèses comme celles de Claude Cahen¹, d'André Miquel², ou d'Henri Laoust³, achèvent de doter la critique littéraire des cadres indispensables à la poursuite de ces recherches. Désormais notre tâche sera avant tout de combler des lacunes ou de restituer à certaines personnalités la place qui jusqu'ici leur a été refusée dans l'étude des genres. En ce sens un de nos premiers devoirs sera de revenir sur le cas de l'Iraqien Baššâr ibn Burd et sur les problèmes que posent les rapports entre l'inspiration de ce poète et l'œuvre par lui réalisée. Ce travail sera facilité par ce qu'on sait sur le milieu où il a grandi et vécu⁴.

Sa carrière donne le spectacle d'un perpétuel écartèlement entre la convention bédouine, héritée du Désert, et un lyrisme, dont l'originalité a toutes les apparences d'une révolution poétique. Cette constatation se confirme par la lecture de quatre études dont les auteurs, sans s'être concertés, ont abouti à des conclusions convergentes touchant les conflits psychiques et sociologiques dans lesquels s'est débattu Baššâr.

La première de ces études est constituée par les pages que M. J. C. Vadet a consacrées à Baššâr dans sa thèse⁵. Les remarques de ce critique portent sur trois points. En un premier temps, l'auteur tente de définir en les opposant les traits qui permettent d'établir une comparaison entre l'œuvre

lyrique de Baššâr et celle de son contemporain un peu plus jeune, al-'Abbâs ibn al-Aḥnaf. À la faveur de cette confrontation est mis en évidence ce qui précisément constitue la différence entre ces deux conceptions de l'« esprit courtois ». Selon toute apparence celle qu'a incarnée Baššâr a été plus charnelle, plus engagée dans l'humain, ce qui n'implique d'ailleurs point que ce poète se soit livré à nous plus que ne l'a fait al-'Abbâs. Chez Baššâr, le vrai est peut-être ce que le poète a gardé secret. Il convient donc d'aborder l'œuvre de celui-ci avec une certaine défiance. Prisonnier de lui-même et de l'« esprit courtois » qu'il incarne conventionnellement, al-'Abbâs ne se laisse plus saisir que de l'intérieur, alors que Baššâr nous donne au contraire à penser que ses comportements nous sont accessibles à la faveur d'une observation objective, voire purement historique. A cet égard, la masse des données fournies par le *Livre des chansons* constitue pour nous une documentation dont l'emploi prudent et judicieux peut conduire à redécouvrir chez Baššâr ce qu'il avait tenté de garder secret. L'analyse subtile et serrée à laquelle J. G. Vadet s'est livré dans ce sens vient confirmer le bien-fondé de cette démarche. Trois études de M. André Roman, parues entre 1969 et 1972 ⁶, constituent le complément à ces préliminaires. On remarquera que dans ces deux études et ce livre, les recherches révèlent un grand souci d'approfondissement ; l'analyse des thèmes passe au premier plan ; la détermination des mots clefs s'est opérée avec prudence et conserve au concept la place qui lui revient. L'existence d'un lexique s'est imposée et l'on sent combien elle rendra de services dans l'analyse du vocabulaire et dans la comparaison avec d'autres poètes. Le seul reproche qu'on peut adresser à M. Roman est d'avoir en quelque sorte privilégié l'expression du lyrisme chez Baššâr en l'isolant du reste de l'œuvre. Par là s'estompe une des manifestations les plus éclatantes du déchirement psycho-social dont témoigne la carrière de ce poète. Par ailleurs on est en droit de s'interroger sur le bien-fondé du jugement de J. C. Vadet et d'André Roman, aux yeux de qui Baššâr est avant tout « un poète de transition ». S'ils ont entendu par là rappeler simplement que ce panégyriste a vécu à cheval sur la fin des Umayyades et au début de l'instauration 'abbâside, c'est là une constatation banale et de minime intérêt. Or, avec le recul du temps, l'apparition de Baššâr prend une toute autre dimension, si l'on considère à la fois le cas de ce poète, l'enchaînement de ses réussites et de ses échecs, la succession des heurts qui caractérisent ses conflits intérieurs, l'hétérogénéité de son œuvre telle qu'elle nous est conservée et qui reflète précisément les tourments d'une âme en désarroi. On voudrait donc tenter ici, en faisant état des travaux antérieurs et en particulier des études de J. C. Vadet et d'André Roman, de cerner de plus près le « cas Baššâr ».

Ce cas n'est pas unique. D'autres poètes avant lui et après lui ont été marqués du même destin, comme si celui-ci procédait de la « nature des choses ». L'accent d'autre part doit être mis sur l'angoissant problème des textes conservés sous le nom de Baššâr et qui sont au fond les seuls témoins du drame intime qui s'est joué dans cette âme. Le problème se pose de mettre en évidence tout ce par quoi se caractérise son œuvre, tout ce

qui la sépare ou la rapproche de l'antique tradition bédouine, par quel procédé elle affirme ses permanences et sa variabilité, par quoi enfin l'inspiration qui la porte l'élève dans le lyrisme à un niveau qui la singularise.

Dès ses débuts la destinée de Baššâr s'offre comme un défi à toute réussite : l'enfant est aveugle de naissance, laid, malingre, agressif à ceux qui l'approchent. Son père excédé recourt à la rigueur, puis se ravise, se disant qu'après tout il y a peut-être là promesse d'une vocation payante⁷. Devenu homme, « nabot aussi haut que large », il paraît grotesque ; il le sait et l'on ne manque point de le lui rappeler⁸. Il est vrai qu'en revanche la nature l'a doté d'une prodigieuse invention verbale, d'une mémoire sans faille et d'une intelligence qui lui fait pénétrer tout ce qu'elle touche ou devine. Par son physique et par son comportement, il est incapable d'être un courtisan. Il lui reste ou bien d'être un mendiant, un gueux, voire une sorte de truand, de Quasimodo issu d'une cour des miracles, ou bien de s'élever par un prodigieux effort au-dessus de sa condition et de se faire le chanteur écouté de personnages puissants et hauts placés. Son choix se fait en quelque sorte en dehors de lui ; il rêve de ses demi-compatriotes al-Farazdaq et Ġarîr, qu'il avait peut-être rencontrés à Bassora, dont en tout cas il connaît bien l'œuvre et l'exceptionnelle fortune⁹. Le conflit latent disparaît de lui-même devant l'impératif de l'intérêt et de l'ambition. Par expérience, il se convainc des obligations que lui impose son état. Le calcul, l'opportunisme, la flatterie lui apparaissent comme de légitimes moyens d'aboutir dans ses desseins ; entre ses impulsions, ses préférences, il sait louvoyer.

Baššâr ne serait cependant point poète s'il ne ressentait – et certains de ses vers le prouvent – une profonde amertume à se trouver dans la constante obligation de refouler son « moi ». Dans le temps même où il consacre son talent à célébrer ses mécènes ou à satiriser ses ennemis, il est porté par l'irrésistible désir de se chanter lui aussi, aussi bien dans ses émois, que dans ses rêves et ses déceptions. Le double aspect de sa personnalité se manifeste même dans ses poèmes officiels. À plus forte raison en va-t-il ainsi dans des poèmes d'inspiration plus intime. Examiner parallèlement ces deux manifestations d'un « moi » qui aime à se retrouver dans le choix même de ses mécènes, est une tentative souhaitable, mais impossible à réaliser. En désespoir de cause on les étudiera donc arbitrairement et à part. La primauté sera donnée à tout ce qui relève d'un lyrisme général. Notre dessein n'est certes pas de nous restreindre à une biographie de Baššâr, encore que la singularité du personnage suffirait à justifier une telle limitation de notre propos. Le but qu'on doit viser est plus ambitieux. Il est aisé en effet de discerner ce qui, chez Baššâr, a été motivation à des comportements disparates, souvent inattendus, parfois de grande conséquence pour l'histoire de son œuvre. Or, répétons-le : ce qui frappe, dans cette carrière, c'est l'oscillation, l'écartèlement entre deux extrêmes auxquels Baššâr semble se rallier pour bientôt se retrouver dans l'angoisse du choix à faire. Cette distorsion, ce goût de pérenniser les conflits où l'on se débat sont très certainement caractériels. Il serait toutefois insensé de

ne point faire la part des contingences.

Le hasard de la naissance lui a donné d'assister à la fin d'un monde, où l'arabité est « déesse impériale », et à l'instauration d'une dynastie où sont ressuscitées les formes abolies de l'Iran sassanide. Lui-même sent, dans ses pensées comme dans son cœur, resurgir les conflits internes si fréquents chez des *mawla* nés à Bassora ou à Coufa. Maîtrisant la langue arabe d'une manière incomparable, formé à la culture bédouine par des contacts avec le monde des Nomades, imprégné tout entier d'une ambiance qui lui vaut la faveur de mécènes puissants et d'admirateurs enthousiastes, foncièrement attaché au groupe 'uqaylite de Bassora dont il est le client, il met cependant en balance tout ce qu'il sent en soi et qui lui vient de l'Iran, de son passé, de ses légendes, de tout ce qui en un mot aurait fait ses propres titres de gloire s'il était demeuré dans le monde des vaincus dont il est issu. À l'instar de bien d'autres *mawla*, tout au fond de soi, il cache une sorte de dépit qui se mue en agressivité contre ce monde de l'arabité qu'il connaît si bien et qu'il représente avec tant d'honneur, mais qui lui vaut le sentiment de n'être pas l'égal de ceux qu'il domine à tant d'égards. Déchirement d'orgueil, sans aucun doute, mais d'autant plus puissant que précisément il est irrationnel. Reconnaissons que le jeu de ces contingences et le conflit qui en résulte aurait été de nature à troubler l'âme la plus sereine. Or nul moins que Baššâr n'est animé de cette égalité d'âme, qui aime à triompher de tels conflits ou à en atténuer les effets. Tout ce que nous savons de lui, à travers les données du *Livre des chansons* ou à la faveur de quelque élan lyrique relevé dans ses vers, révèle au contraire en Baššâr un caractère hautain, sans indulgence envers les ridicules ou les travers d'autrui, incapable de résister à la tentation de décocher le trait qui pénètre d'une manière inexpiable. Fait plus grave : il connaît la puissance de cette causticité et il en joue à tout propos, même à l'égard de ceux qui lui ont accordé faveur et protection. Par là il crée l'image d'une sorte de poète maudit qu'il se doit d'entretenir, peut-être même de pousser au paroxysme de l'indécence. Cela lui sera aisé : il lui suffira de s'abandonner à son imagination verbale et à continuer en somme la tradition satirique héritée du Désert. Le « cas Baššâr » est donc celui d'un rebelle. Ce n'est pas forcément celui d'un pessimiste. Sa pensée religieuse, nous le verrons, le soutient dans ses colères comme elle l'inspire en ses amertumes. Il ne semble point cependant que cela ait conduit le poète à un désespoir qui eût été incompatible avec un certain quiétisme et qui aurait exigé plus de profondeur. À cet égard rien n'annonce chez lui un Abû l-'Atâhiya.

Comme la plupart de ses devanciers, Baššâr a cru certainement que le *nasîb* ou prologue élégiaque des pièces d'apparat était le cadre le plus propice à l'expression de ce « moi », si refoulé par les exigences thématiques du genre laudatif. En ce sens abondent les textes où le poète exalte une beauté idéale, toute de convention et modelée par l'artifice du « métier ». Ce lyrisme répond-il aux élans profonds du poète ? Ce n'est pas certain, et l'ambiance qui se crée autour de lui le démontre à tout moment. Comme il sied de s'y attendre, c'est donc sur le plan sentimental que les conflits

les plus pathétiques se sont manifestés chez Baššâr.

Prêter à Baššâr une propension marquée à être misogyne n'est point gratuit. Son mépris, sa défiance vis-à-vis des femmes se traduisent dans le *Livre des chansons*, par ses brusqueries, par ses jugements, par le dépit que lui procurent ses amours ancillaires. Comme chez maints misogynes, on découvre chez lui par une étrange contradiction un attrait irrésistible pour la Femme. Ses sens avec violence le poussent vers cet être de chair et de plaisir ; en ce corps féminin il décèle ce qui lui manque : la beauté, la grâce, le charme qu'il envie tant. Il ne tente point de résister à cette ferveur ; tout au contraire il provoque les rencontres. Les maris, les parents, les amis feignent-ils de ne rien deviner de son trouble ? Par un privilège que lui vaut sa cécité, tolère-t-on qu'il tienne salon et qu'un auditoire uniquement féminin se groupe pour l'entendre déclamer ses vers ? C'est un fait très plausible¹⁰. Quoi qu'il en soit, là encore le personnage laisse éclater une de ses contradictions fondamentales : le mépris à l'égard de la Femme et l'irrésistible attrait qui le pousse vers elle. Grâce au *Livre des chansons*, nous sommes informés, sinon éclairés sur les causes de cette rupture avec une série de comportements où le cynisme caractériel soumet Baššâr à une perpétuelle frustration. Aux complexes du *mawla* en rébellion contre la « nature des choses » s'ajoutent désormais d'autres motivations, qui l'arrachent à son « moi » en tant que poète.

On a beaucoup parlé de la passion nourrie par lui pour une dame de Bassora, nommée 'Abda. En fait, quand on lit attentivement les fragments élégiaques conservés dans le *Dîwân*, on se convainc que cet amour unique est une création de poète, où s'affirme précisément l'âpre espoir d'une rencontre avec la Dame. En réalité, sous des noms multiples, l'image de cet être idéal et parfait semble s'être imposée à Baššâr à tous les moments de sa vie. Tout donne à penser que c'est à la suite de multiples amours¹¹ que le poète s'est élevé jusqu'à la conception de cette 'Abda, reine de son cœur et de sa pensée, source de déchirements qui lui procurent une délectation morose, figure idéale, où rien ne subsiste des créatures ancillaires avec qui il avait commerce. La rencontre de Baššâr et de cette 'Abda, qui allait prendre tant de place dans son œuvre, est intervenue tard, à une heure où Baššâr ne semble plus rien attendre de l'amour et en des circonstances qui refusent tout espoir. 'Abda est belle, riche, bien mariée à un notable de Bassora ; Baššâr n'a à offrir que des déceptions, sa disgrâce physique et les appels d'une âme angoissée par la recherche de l'impossible. Nul espoir en cette quête de l'inaccessible bonheur. Invinciblement cette passion évoque en nous une comparaison : celle de Pétrarque et de Laure. Mais prenons-y garde, elle nous est seulement connue par les aveux qu'en fait le poète et elle porte la trace d'une convention sentimentale particulière, celle-là même qui devait caractériser la littérature d'inspiration courtoise si prisée à la fin du iii^e/ix^e siècle¹². Il est donc loisible de croire à une distorsion entre le réel et le vécu d'une part et le rêve d'autre part. Entre la Dame qu'il chante et ses amours ancillaires l'abîme est béant. A travers les données recueillies dans le *Livre des chansons* nous pressentons qu'il s'agit bien d'une sorte de dédoublement du « moi »,

que Baššâr continue à mener sa vie dissolue avec ses amis de débauche, que toutefois s'est produit en lui un repliement sur soi, que s'il n'y a pas de rupture entre le « vieil homme » et celui qui s'éveille, il y a désormais en lui les sources d'une inspiration rajeunie ou revivifiée. Sans le savoir le poète a trouvé le moyen de faire coexister en lui deux contraires : sa misogynie, qui lui fait découvrir en la Femme la cause de notre perte, et le culte de la Dame, qui incarne un idéal que nulle créature féminine ne saurait représenter. Une telle conception fut-elle chez lui l'objet d'une analyse systématique ? Demeura-t-elle au contraire à l'état d'une simple constatation imposée par les circonstances ? Il est impossible d'en décider. Le fait à retenir est qu'elle représente le fondement même de l'« esprit courtois » tel que le définira à la fin du ix^e siècle le théoricien al-Waššâ'¹³. Ramenée à ces données essentielles et dépouillée de l'accessoire anecdotique ajouté par les *narrationes* consignées dans le *Livre des chansons*, l'expérience vécue par Baššâr est spécifiquement celle d'un poète « courtois ». À quel moment le panégyriste bašrien rencontra-t-il celle qui devait susciter dans sa vie sentimentale une sérénité que rien n'avait pu faire naître jusqu'alors ? Était-il jeune encore ou déjà marqué par l'âge ? Nous l'ignorons à jamais, mais au surplus cela n'importe guère. L'essentiel est seulement qu'à partir de ce jour tout s'est illuminé pour le poète d'une clarté nouvelle. Lui-même avait découvert la source à laquelle il lui serait à tout moment loisible de venir puiser l'évasion des contraintes, des humiliations et de sa sujétion. Ainsi se trouvaient résolues, tout au moins pour un temps, les distorsions d'une partie de son « moi ».

À la différence des pièces et fragments d'inspiration élégiaque, il est possible de découvrir dans les poèmes laudatifs un certain nombre de repères soit chronologiques, soit biographiques. Par leur contenu en effet ces poèmes permettent de connaître le dédicataire et parfois de préciser un petit nombre de circonstances intéressant la composition même. Ces repères autorisent quelques hypothèses susceptibles de conduire à une meilleure compréhension du poète et à une confirmation de certaines permanences conflictuelles.

Comme il convient de s'y attendre, chez Baššâr, le choix d'un protecteur est la conséquence d'une option entre deux positions, l'une purement politique, l'autre sous-entendant des motivations et des permanences très difficiles à discerner dans les textes, mais probables si l'on fait sa place à l'analyse caractérielle. Dans le choix des mécènes interviennent donc des attitudes purement religieuses, plus souvent politiques, très fréquemment nuancées par le souvenir d'attaches tribales. Chez Baššâr le *mawla* est toujours prêt à resurgir. Tout cela s'amalgame et s'organise, soit dans une composition laudative, soit dans une œuvre satirique. L'interférence des facteurs explique et justifie les malentendus du poète, ses hésitations à s'engager, ses volte-face souvent déconcertantes, ses erreurs dans ses comportements.

Si l'on fait état de ces repères chronologiques et biographiques, il semble que, sur le plan de l'inspiration politique et religieuse, la carrière de

Baššâr se soit partagée en quatre périodes. La première pourrait recouvrir l'enfance et l'adolescence. Pour Baššâr, comme pour ses émules sortis d'un humble milieu, les débuts furent lents, obscurs et difficiles. Les lacunes des œuvres conservées n'autorisent que des conjectures ; tout s'est borné au début à des protecteurs basriens, pris de préférence parmi des personnages revendiquant une appartenance aux « Arabes muḏarites », c'est-à-dire à ceux d'Arabie centrale et orientale ; durant cette période le poète tenait cependant à attirer sur lui de préférence l'attention et la faveur de notables en relation avec le Ḥurâsân, à l'exclusion toutefois de ceux qui, tels les gens de la famille d'al-Muhallab, se donnaient une origine « sud-arabe ». À l'égard du pouvoir central Baššâr semble garder ses distances. Peut-être bien involontairement d'ailleurs et parce que le Calife Hišâm ne fit aucun geste vers cet Iraquien suspect. Viennent les folles équipées de Walîd II. En 126/743 Baššâr a environ trente-cinq ans ; comme panégyriste, il est devenu célèbre ; est-ce toutefois en cette qualité que ce calife frivole s'intéresse à lui ? Ce n'est point sûr. Au contraire certains indices donnent à penser que l'enthousiasme du souverain pour Baššâr avait pour source l'inspiration sentimentale de certains fragments dont les échos étaient parvenus jusqu'en Syrie¹⁴. Mais l'heure où s'opère le compte des erreurs est venu. Les stupides rivalités entre « arabes du nord » et « sud-arabes » précipitent le déclin des Umayyades et ouvrent le champ aux 'Abbâsides appuyés sur l'Iran. Pour Baššâr comme pour tant d'autres, le temps des options décisives est là, pressant et chargé de menaces. Par un heureux hasard, dans le *Dîwân* a été conservé un poème d'apparat qui, par les remaniements, les retours et les contradictions qu'il offre, montre les affres d'un thuriféraire écartelé entre son attachement à ses anciens maîtres et son intérêt à s'en donner d'autres qui représentent l'avenir¹⁵. L'analyse de la pièce est d'autant plus intéressante qu'on a là un spécimen du mouvement d'ensemble présenté par des odes en forme de *qaṣîda*. Après un prologue élégiaque d'allure très traditionnelle (vers 1-7), où apparaît d'ailleurs le nom de 'Abda, Baššâr passe à un élément thématique d'allure sapientiale :

7. Est ton frère celui qui par toi suspecté te dit : « Tu me suspectes [à tort] ! » et qui, par toi blâmé, te traite avec douceur.
8. Si tu blâmes tous les travers en ton ami, tu ne rencontreras personne que tu ne blâmes.
9. Vis seul, ou bien rejoins ton frère, car celui-ci n'est pas toujours dans le péché.
10. Si tu ne bois pas eau en dépit de ses impuretés tu mourras de soif : quels gens ont lèvres pures ?

Viennent ensuite quatorze vers chargés d'un vocabulaire bédouin évidemment recherché, où le poète évoque ses voyages nocturnes sur un chameau puissant, rapide comme un onagre conduisant sa horde sur un plateau brûlé de soleil ; la bête hésite sur la route qu'elle doit prendre et au matin, arrivée à Paiguade, elle est frappée à mort par un chasseur aux aguets. Le vers est certainement à double sens et doit traduire la perplexité du poète devant le choix à opérer. Comme on le voit, on reste ici dans la plus pure tradition archaïque. Toutefois, avec le vers 25, nous abordons le

développement laudatif, qui énonce le choix auquel s'est résolu le panégyriste.

42. Peut-être par ta course nocturne te rapprocheras-tu d'un homme sûr dont les bienfaits sur toi se déverseront,

43. [d'un Seigneur] issu... des Qays 'Aylân, qui sont les sources de la générosité à laquelle s'abreuvent les nuées...

50. Quand les Qays 'Aylân montent [leurs coursiers], avec sabres et lances, et quand de Marwân se forment les cortèges,

51. quel homme révolté, quelle tribu, quelle armée formidable ne serait point pleurée par ses proches ?

52. Que d'adversaires envers Marwân ont trouvé devant eux obstacle et péril immenses comme les vagues de la mer tumultueuse,

53. et combien ont été accablés par les affres du trépas, par nos sabres ! Nous sommes l'extermination de celui que nous combattons.

Suit un trait sur les victoires passées des Qays 'Aylân qui s'achève par ce vers célèbre :

61. On dirait que, sur leurs têtes, la poussière du combat ainsi que nos sabres sont une nuit sombre dont luisent les étoiles.

62. Nous avons déchaîné contre eux la mort subite : nous sommes fils du pouvoir souverain dont les étendards flottent sur nous.

Suit un développement où le poète rappelle les luttes de Marwân contre les villes de Syrie en révolte, avec mention de ses ennemis vaincus.

82. Nous étant débarrassés d'eux, grâce au Calife et ayant, par lui, triomphé,
83. nous avons marché contre aḏ-Ḍaḥḥâk, semant la destruction et les griffes de Marwân ruissellent du sang des Ġudhâm.

84. Nous avons dressé contre lui un lion et une armée formidables, portant la mort contre ceux dont les ruses s'étaient tendues contre nous.

85. Aḏ-Ḍaḥḥâk n'a eu que le sort de Ṭabît : il s'était rebellé contre nous et nous avons contre lui lancé le trépas qui l'a frappé.

Les rapports socio-politiques ne sont point le seul domaine où se soit manifesté l'écartèlement qui a caractérisé la vie de Baššâr. Sa pensée religieuse elle aussi en porte les marques : « *En religion, écrira un demi-siècle plus tard un biographe, Baššâr a été instable et hésitant* »¹⁶. Avec le recul du temps, il semble bien qu'on soit conduit à plus de certitude et qu'en ce domaine, notre poète ait fait montre également d'opportunisme. Pendant une période de sa vie impossible à fixer, il semble être demeuré dans le giron du chi'isme représenté par la secte des Karrâmîya ; si ce fait est réel, Baššâr se serait donc pendant un certain temps cantonné dans une position qui dispensait d'opter avec éclat pour la reconnaissance ou le rejet touchant l'obéissance aux premiers califes. Pour quel motif se départit-il de cette prudente position ? A quel moment se produisit cette rupture ? Celle-ci coïncida-t-elle avec la brouille avec le mu'tazilite Wâsil ibn 'Aṭâ' ? On peut tout au plus le supposer. Un fait demeure acquis : l'option a été prise avant tout en considération de la conjoncture créée par l'accession des 'Abbâsides au pouvoir.

Ce ralliement aux califes de Bagdad aurait dû en principe mettre fin à toutes ces tergiversations. Il n'en fut rien. Par une étrange inconséquence en effet, Baššâr brouille à nouveau son jeu. A l'avènement du Calife al-

Mahdi, donc après 158/775, Baššâr a secoué le joug de l'orthodoxie et a accepté de se voir rangé parmi ces hérétiques qu'englobe alors le terme *zindîq*¹⁷, vocable générique d'autant plus dangereux qu'il autorise l'accusation d'hétérodoxie à des titres divers et qu'il expose à la peine capitale. Bassora offre, semble-t-il, un terrain favorable à cette secte, qui se recrute parmi les esprits forts ou tourmentés ainsi que parmi des fils de grandes familles ; à eux se mêlent toutefois quelques semi-truands et des personnages de minime moralité ou portés au libertinage.

La pensée religieuse de Baššâr a intrigué ses biographes, moins par ce qu'elle pouvait offrir d'original que par ses imbrications dans les factions politiques et ses séquences sentimentales. Rien, chez cet Iraquien, qui trahisse le moindre vertige métaphysique. L'homme est sûr en sa foi et pourtant d'une ferveur limitée dans ses pratiques du culte. Son intérêt se porte ailleurs et, comme *mawla*, ses tendances sont fondamentalement conflictuelles. En ce domaine encore il demeure fluctuant. Nous saisissons mal par quelle suite de circonstances son action, du plan local, a provoqué l'émotion des sphères gouvernementales de Bagdad. Un fait est certain : à un moment donné (vers 150/767 ou 160/776), la propagation de la doctrine des Zindîq provoque la défiance et le trouble dans l'entourage même du Calife ; pour la moindre imprudence on devient suspect ; le zèle pieux d'un Croyant sans reproche comme Abû l-'Atâhiya éveille des soupçons¹⁸ ; la jeunesse dorée prête parfois le flanc à ces préventions par ses ralliements tapageurs : un fils de Vizir, accusé d'être zindîq, est appréhendé et envoyé à son propre père pour « qu'il le corrige » ; expression admirable par son ambiguïté et qui révèle combien on est en somme hésitant devant le genre d'action à mener contre ce mouvement¹⁹. Le Calife lui-même reste longtemps partagé entre le désir de fermer les yeux sur une agitation éphémère ou de rappeler par des sermones les imprudents à la mesure ; une telle attitude semble en tout cas avoir été de règle dans les rapports que le souverain entretient avec Baššâr. Celui-ci à plusieurs reprises l'a choqué par certains de ses vers ; avec aménité le Calife le rappelle à plus de convenance. Sans beaucoup de succès il revient à la charge ; peut-être l'invite du Vizir Ibn Dâwûd à plus de fermeté est-elle finalement entendue. De Bassora, en effet, les bruits les plus alarmants arrivent. Le cénacle animé par Baššâr est visiblement en cause du fait de son libertinage et aussi en raison des sous-jacentes répercussions politico-religieuses qu'implique la pensée des Zindîq ; la querelle, purement théologique au départ touchant la création du premier Homme, non avec de l'argile, élément impur, mais à partir du feu, élément de toute pureté, se transcende ; elle ressuscite l'antique opposition mazdéo-manichéenne entre le Bien et le Mal, symbolisée par l'antithèse de la Terre = souillure et du Feu = pureté. Qu'on soit tombé au niveau de polémique poétique était fatal, dans un milieu comme celui de Bassora. Un mauvais vers de Baššâr, qui traîne dans toutes les biographies, a pérennisé l'affirmation que le poète, dans cette querelle, avait soutenu la thèse mazdéo-manichéenne. Il ne pouvait en être autrement. Un autre poète contemporain, Şafwân, devait relever le défi, en se faisant l'avocat de l'orthodoxie avec plus de bon vouloir que de talent,

à en juger par des vers comme ceux-ci :

18. C'est sur la Terre qu'il y a le Maqâm d'Abraham, la Pierre Noire, aş-Şafâ, l'endroit où les pèlerins baisent la Pierre ; [tout cela vient] du Paradis éternel.

19. Dans le rocher d'al-Ĥiḍr qui est près de son poisson, dans le rocher qui fit volontairement jaillir de l'eau pour Moïse,

20. et dans le rocher sourd où retentit un signe pour la mère du chamelon qui bramait avec tendresse,

21. il y a des sujets de gloire pour l'argile qui est notre origine ; nous sommes ses fils sans doute ni démenti possibles²⁰.

En 167/784 la tension est à son paroxysme. Une coalition s'est spontanément déclarée, appuyée à Bagdad par le Vizir Ibn Dâwûd. Elle groupe aussi des savants comme Abû 'Ubayda, le grammairien Yûnus, le théologien mu'tazilite Wâsil, le pieux Ibn Dînâr, qui sont des personnalités aussi écoutées à Bassora qu'à Bagdad ; les coalisés sentent qu'ils ont derrière eux une majorité anonyme, mais non point silencieuse ; ils sont animés par la pudibonderie de quelques matrones, par l'inquiétude de maris ombrageux, et aussi par le scandale qu'engendrent les propos ou les comportements de certains Zindîq. Fait significatif : le principal chef d'accusation contre les séditieux n'est point théologique ni même religieux. Il relève plutôt du sentiment qu'on apporte une remise en cause de l'éthique sociale. Le grand responsable est dans l'esprit de tous Baššâr, ainsi que le célèbre 'Abd al-Qaddûs dont le sort misérable vaudrait d'être étudié à fond²¹. L'accent est mis surtout sur la perturbation que la poésie de Baššâr sème dans l'esprit de la jeunesse. Sur ce point, nous possédons un témoignage qui, en dépit de ses allures suspectes, révèle la forme des accusations et la portée qu'on leur découvre²². Le Calife selon certaines données²³ aurait jugé la situation si grave qu'il aurait décidé de prendre l'affaire en main. A cet effet il se serait donc transporté par eau avec sa suite, ce qui impliquait aussi la présence du Vizir Ibn Dâwûd. Un fait est sûr : dans le courant de 167/ 784 à 168/785, le grand Inquisiteur désigné par le Calife est à Bassora et a à connaître de tous les dits et propos des Zindîq, quelle qu'en soit la nature. Baššâr est appréhendé, peut-être conduit sur la péniche califienne. La sentence, probablement arrêtée d'avance à l'instigation du vindicatif vizir, sera celle qui est réservée aux ivrognes et aux esclaves : la mort sous le fouet. Souhaita-t-on aller plus loin dans l'outrage ? Le corps fut jeté dans le Tigre, mais quelques jours plus tard on le retrouva dans les marais en amont de Bassora, déposé par le flot fangeux, lors de la dérive. A Bassora même, on respira. Mille présents avaient afflué chez le grand Inquisiteur, quand celui-ci avait ordonné l'arrestation de Baššâr. La disparition de celui-ci ne fut point ressentie comme une perte, mais comme une délivrance. Un trait le souligne, avec la gêne d'une mauvaise conscience : au moment où l'on conduisait la dépouille du poète au cimetière, seule la suivait une vieille esclave noire. Irrécusable témoignage d'une ambiance où l'on ne souhaitait plus que le silence et le retour aux apparences de la sécurité conjugale.

Avec le recul du temps nous sommes en mesure mieux que nous le pensions d'apprécier l'influence laissée par Baššâr. Mais ici et là que de

contradictions, que de fausses pistes à éviter, que de réserves à formuler !

Cette solitude et ce silence autour de la disparition de Baššâr procédaient trop des circonstances pour leur survivre. Il serait tentant de mettre en évidence tout ce que lui doivent des poètes à peine plus jeunes comme al-‘Abbâs ibn al-Aḥnaf et surtout comme Abû Nuwâs dont l’inspiration est parfois si voisine de la sienne. Un tel dessein ne sera pas le nôtre, car il réclamerait des recherches dépassant le cadre d’un article. En revanche il semble utile d’insister sur un point qui, ici encore, montre une sorte d’acharnement du destin à maintenir nos incertitudes sur la place à faire à Baššâr dans le mouvement poétique en Iraq.

En mourant Baššâr laissait une œuvre considérable : certains ont parlé de vingt mille vers ; chiffre très élevé sans doute, mais nullement excessif, si l’on songe qu’il nous en est parvenu plus de six mille, ce qui constitue un cas exceptionnel. Sa mort prématurée et subite n’a point permis à Baššâr de donner à son œuvre la forme définitive qu’auraient pu recevoir ses poèmes. Nul *râwî* ou « transmetteur » ne semble s’être substitué à lui pour lui rendre ce dernier hommage²⁴. Dans quel état se trouvaient conservés les poèmes d’apparat composés de loisir ou dans la hâte ? Qu’était-il advenu des innombrables pièces de circonstances ou des épigrammes fusant dans la vie quotidienne au gré des rencontres ou des caprices ? L’absence de toute recension en *dîwân* aurait dû jouer contre la diffusion de l’œuvre. Or il n’en a rien été à ce qu’il semble. Tout au contraire une sorte de zèle collectif et en partie anonyme s’est déployé pour sauver du naufrage tout ce qui pouvait en subsister, soit par écrit, soit dans les mémoires. Quelle authenticité a offert cette collecte ? On ose à peine se le demander. Quelle qu’elle fut, elle semble cependant avoir répondu aux exigences de ceux qui, à Bassora où à Bagdad, s’interrogèrent sur Baššâr et sur son œuvre. Or certains de ces curieux avaient nom al-Ġâḥiḏ ou Ibn Qutayba. Tout d’abord s’est posé à ces esprits perspicaces le problème du choix entre plusieurs recensions. Baššâr était condamné par sa cécité à improviser avant de fixer dans sa mémoire la forme définitive que devait prendre un poème. Celui-ci semble souvent avoir coexisté sous des formes multiples ; un exemple décisif nous en est fourni par cette ode sur rime *dâl* qu’al-Išfahâni connaissait dans une recension très sensiblement différente de ce que nous offre le texte reçu dans le *dîwân*²⁵ ; il est très plausible que ce fait ait été fréquent pour d’autres œuvres composées de loisir. Mais là n’est pas le plus grave. Un homme comme al-Ġâḥiḏ n’a pu manquer d’être angoissé par son impuissance à caractériser son illustre compatriote et à le situer dans l’ensemble d’une famille spirituelle dont Bassora tirait gloire. Qu’était Baššâr aux yeux d’al-Ġâḥiḏ ? Par quel hasard étrange l’énumère-t-il parmi les « orateurs » (sic) ? Pourquoi ne se borne-t-il pas à lui faire sa place dans le seul chœur des poètes ? Pourquoi surtout s’imagine-t-il nous donner une image intégrale de l’artiste par la reprise d’un même passage dont la citation répétée est peut-être le signe d’une certaine carence ? En d’autres termes quelle étendue offraient les textes dont al-Ġâḥiḏ pouvait faire état dans ses jugements sur un poète à l’égard

duquel il nourrissait une admiration singulière²⁶ ?

Comme l'on voit, le témoignage d'al-Ġāḥiẓ est à réserver. Celui d'Ibn Qutayba au contraire montre combien la position de Baššâr s'est modifiée au regard de la critique iraquienne dans la seconde moitié du iii^e/ix^e siècle. Chez cet anthologue le jugement porté sur Baššâr se fonde sur une connaissance solide des textes ; tout donne à penser qu'une recension sérieuse a été utilisée. Un contemporain, Aḥmad ibn Abî Ṭâhir Ṭayfûr, mort en 280/893, avait composé vers ce temps un choix des œuvres de Baššâr, qui semble avoir joui d'une certaine vogue²⁷. Mais peut-être était-il dans le destin de Baššâr de se survivre seulement à travers des florilèges ; c'est semble-t-il en tout cas par cette voie que son œuvre a continué à subsister durant tout le iv^e/x^e siècle ; au témoignage d'I. Nadîm en effet, l'œuvre du poète baṣrien demeure vivante grâce à un nouveau choix, peut-être plus large, dont a bénéficié le public contemporain de ce bibliophile²⁸. C'est à l'Occident musulman que revient toutefois l'honneur de nous avoir conservé une recension digne de ce nom, où se retrouvent les pièces d'apparat composées par Baššâr et une grande partie des compositions élégiaques transmises sous son nom²⁹ jusqu'à la rime *râ'*. Ici encore, les ravages du temps sont trop perceptibles pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la précarité de nos jugements d'ensemble sur une œuvre en grande partie anéantie. Avec le recul relatif dont nous disposons, nous pouvons tout au plus nous résigner à formuler sur ce poète et sur sa place une vue générale où l'accent est mis sur les conflits de l'homme et sur l'expression qu'ils ont pris dans son œuvre. Trois dominantes se dégagent d'une production dont seule une partie, répétons-le, nous reste accessible.

Puissante demeure chez Baššâr l'influence de l'antique tradition poétique du Désert. Chez lui survit le culte du *raġaz*, à la fois comme moyen d'expression directe et spontanée et aussi comme cadre propice à la formulation d'images, de comparaisons, de clichés dont la qualité essentielle est à chercher dans le vocabulaire ou plus précisément dans la rareté de celui-ci ; la quête du mot rare, du vocable insolite, de l'artifice le plus précieux sont les règles d'un art qui somme toute se satisfait des rencontres verbales, mais qui se soucie peu de la culture des idées. Par là ce poète rejoint la famille des Zafayân et surtout du Tamîmite al-'Aġġâġ ou de son fils Ru'ba³⁰. Parler de préciosité n'a presque plus de sens ici, car la recherche verbale s'exerce chez lui d'une manière si spontanée qu'elle est au fond la forme naturelle d'un artiste dont les moyens sont toujours à la portée de ses besoins.

Il est aisé d'aborder sans gêne ni surprise l'allure tendue, très élaborée des odes d'apparat composées par Baššâr. La formation, le goût des mécènes ont imposé au panégyriste le choix des thèmes par lui traités et la forme même qu'il a estimé devoir leur donner ; à un esprit précieux comme l'était le gouverneur de Bassora, Salm ibn 'Uqba, ne pouvait être adressée qu'une pièce où l'art prît la forme compassée qui lui donne son prix ; pour une pièce officielle destinée au contraire à toucher un public plus ample et probablement moins épris de rareté verbale, il convenait de composer une ode plus « ouverte », plus immédiatement accessible et par là, plus chargée

de développements traditionnels, d'où la forme donnée à la pièce dédiée au Calife Marwân³¹. Dans un cas comme dans l'autre, le poète demeure dans la tradition du Désert ; il est l'homme d'un groupe, au service d'un maître, le sujet d'un pouvoir qui le domine. Le problème du conflit entre le « moi » de l'artiste et ce qu'il exprime n'est pour ainsi dire point soulevé. Il l'est au contraire avec une brutale vigueur dans les épigrammes. Il faut toutefois convenir que dans l'explosion de cette virulence ou dans l'expression de ses amertumes ou de ses haines, ce n'est qu'une partie de ce « moi » qui découvre son identité. Toute une partie de l'âme reste à l'écart, refoulée, ignorée.

L'antique poète du Désert avait pourtant fait sa place à ce « moi ». Dans les préludes élégiaques des *qaṣīda*, l'amour, la passion avaient trouvé leur place. Baššâr lui aussi devait se mettre à l'école des Hedjaziens. Plus encore qu'à Médine, le milieu de Bassora était favorable à cette exaltation d'un « moi » que rien ne limitait. Par quels intermédiaires s'est opérée cette communication ? Nous ne pouvons le savoir avec précision. Il n'est pas à exclure que les œuvres mises sous le nom de 'Umar ibn Abî Rabî'a aient été largement contaminées par une mode ultérieure, en sorte qu'une certaine uniformité de ton s'est imposée aux transmetteurs. Toute une tradition favorisait d'ailleurs cette tendance. Baššâr lui-même, du fait de sa cécité et de son recours à la formation traditionnelle n'a pu que tendre à renforcer ces influences. L'intervention des clichés, des formules stéréotypées, du vocabulaire ont achevé d'imposer des normes que rien n'entravait. Ainsi se sont pérennisées les grandes lignes de l'« esprit courtois ».

Par là aussi – et c'est là la conclusion qui s'impose – le poète découvrait sans presque le chercher les moyens d'exprimer ce « moi » que tant d'éléments portaient à refouler. Par son refus obstiné de renoncer à ce conflit, par son ardent besoin de céder à l'expression de ce qui bouillonne en lui, Baššâr se livre à nous et son « cas » vaut d'être étudié avec toute l'attention qu'il mérite. A la réflexion on finit d'ailleurs par se convaincre que ce « cas » est loin d'être isolé, qu'il représente en fait une évolution normale dans la typologie du poète arabe, à partir du moment même où il cesse d'être « l'homme d'un groupe » pour devenir une personnalité ombrageuse, âpre à se manifester dans ses oppositions ou ses révoltes. Le drame de l'écartèlement du « moi » et du panégyriste à gages se retrouve chez d'autres contemporains comme Abû Nuwâs, Abû l-'Atâhiya ; il est sensible dans l'hédonisme élégant d'Ibn ar-Rûmi ou d'Ibn al-Mu'tazz ; il se découvre dans les révoltes furieuses d'al-Mutanabbi contre la société de son temps et jusque dans le pessimisme d'al-Ma'arri. A l'époque moderne, on peut se demander si les réussites et les échecs d'un Ahmad Sawqi ne procèdent pas d'une cause identique ?

Notes

1. Dans *Histoire générale des civilisations*, t. III, *Le Moyen Age*, Paris, P.U.F., 1955, 86 sqq., 155 sqq., 291 sqq.

2. Dans *L'Islam et sa civilisation*, Paris, Armand Colin, 1968.

3. Dans *Les schismes dans l'Islam*, Paris, Payot, 1965.
4. Sur ce poète né à Bassora vers 95 ou 96/714-715 et mort dans cette ville en 167 ou 168/783-785, v. Ch. Pellat, *Milieu bašrien* (Paris, A. Maisonneuve, 1953), qui est fondamental ; certaines études en arabe constituent d'importantes contributions pour l'analyse du caractère et de l'œuvre ; bibliographie dans *Encyclopédie de l'Islam*, article *Bashshâr*, à compléter par les notes p. 584.
5. J. C. Vadet, *L'esprit courtois en Orient*, Paris, G.P. Maisonneuve, 1968.
6. Voir A. ROMAN, *Un poète et sa Dame : Baššâr et 'Abda (Quelques essais traduits)*, dans *Revue des Etudes Islamiques*, XXXVII, 1969, 325-336. Dans cet article l'auteur esquisse à grands traits, à l'aide de brèves citations, l'esthétique et la conception courtoise que le poète se fait de la Femme ; les éléments thématiques sont rangés de telle sorte que se dégage le canon corporel et moral de la Dame. – *Id.*, *Les thèmes de l'Œuvre de Baššâr inspirée par 'Abda*, dans *Bull. d'Etudes Orientales*, XXIV, 1971, 157-226. Reprise sous une forme très développée de la matière traitée dans le précédent article ; les citations sont souvent identiques, mais leur nombre plus élevé contribue à donner du canon féminin une image plus complète et moins schématique ; on a donc ici une contribution très importante à l'étude de la *cortesia* telle que nous la trouvons dans l'œuvre de Baššâr, où le genre est représenté dans 1169 vers sur les 6628 du *Dîwân*. *Id.*, *Baššâr et son expérience courtoise. Les vers à 'Abda : Texte arabe. Traduction et Lexique*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1972, 1 vol. in 8°, 488 p. *Préface + poèmes inspirés par 'Abda : traduction française et texte arabe en regard + données biographiques tirées du Livre des chansons : traduction française et texte arabe en regard + lexiques + liste des références* ; ce volume confère aux textes poétiques toute leur importance et donne la possibilité aux non-spécialistes d'accéder directement à la *cortesia* en sa forme arabe ; il n'est pas excessif de poser que ce travail constitue désormais l'indispensable instrument de quiconque s'intéresse à l'étude de l'« esprit courtois ».
7. Isfahâni, *Agânî*³, III, 208.
8. *Id.*, 152-153, 233. Cette donnée n'est pas anecdotique, mais correspond à une notation que pouvait faire n'importe quel contemporain de Baššâr.
9. *Id.*, 143. Il faut toutefois se garder de toute affirmation dogmatique concernant les influences.
10. *Id.*, 169. Ce trait, pour surprenant qu'il soit, a été noté si minutieusement qu'il semble pouvoir être considéré comme chargé d'une certaine valeur historique.
11. L'absence de toute chronologie dans les productions élégiaques rend impossible une notation, même vague, des expériences sentimentales du poète. Compte devra être tenu de ce fait dans l'analyse même des éléments thématiques, dont l'ensemble constitue l'image de la Dame idéale. Ce fait se dégage avec évidence de l'anecdote rapportée d'après Abû 'Ubayda, dans *Agânî*³, III, 177.
12. Voir l'étude du regretté M.F. Ghazi, *La littérature d'imagination en arabe du ii^e/viii^e au v^e/xi^e siècles*, dans *Arabica*, IV, 1957, 164-178.
13. Waššâ', éd. Brunov, p. 41.
14. Isfahâni, *Agânî*³, III, 187-188.
15. Baššâr, *Dîwân*, I, 306-323 ; mètres *ṭawîl* ; rime *ibuh* ; 85 vers.
16. Isfahâni, *Agânî*³, III, 145, 147.
17. Le mot *zindîq* est d'origine iranienne. On le trouve appliqué à des hérétiques dont la propagande subversive à la fois religieuse et politique révèle des influences zoroastriennes et manichéennes, qui mettent en jeu la sûreté de l'État 'abbâside. Voir Massignon dans *EI*¹, IV, 1298-9 et bibliog. ; ajouter G. Vajda, *Les Zindîq en pays d'Islam au début de la période 'abbâside*, dans *RSO*, XVII, 173-239.
18. Isfahâni, *Agânî*³, IV, 5-6.

19. Dans certains cas les sanctions furent d'une extrême rigueur contre ces jeunes gens égarés ; ainsi D. Sourdel, *Le Vizirat 'abbâside*, I, 100 et réf. aux auteurs arabes.
20. Voir traduction Pellat, dans *Milieu basrien*, 176.
21. Sur ce poète supplicié en 167/783, voir Brockelmann, *GAL Supp.*, I, 110-111 et bibliog.
22. Il s'agit d'un poème circulant sous le nom de Baššâr, colporté par Abû 'Ubayda ; voir Isfahâni, *Aġânî*³, III, 183-184. La pièce, par son ambiguïté, révèle les intentions du public auquel elle s'adresse et qui normalement doit s'en trouver offusqué.
23. Isfahâni, *Aġânî*³, III, 244.
24. Nous connaissons en réalité quatre des transmetteurs des œuvres de Baššâr ; parmi eux se trouve hélas le trop fameux Ḥalaf al-Aḥmar dont la réputation comme pasticheur est bien connue. Aucun de ces transmetteurs ne semble toutefois avoir entrepris la collecte des œuvres du maître. Voir les traits dans *Aġânî*³, III, 137, 164, 170, 189 ; IX, 112.
25. Isfahâni, *Aġânî*³, III, 226.
26. Ġâhiz, *Bayân*, chez Isfahâni, *Aġânî*³, III, 145.
27. Voir I. Nadîm, éd. Flügel, 147.
28. *Fihrist*, 159, en bas. Il ne doit point s'agir ici du choix de poèmes réalisés à la fin du vi^e/x^e siècle par les deux frères Ḥâlidi de Mossoul, car I. Nadîm connaît bien l'œuvre de ces deux anthologues ; or, dans la bibliographie qu'il donne de leur œuvre, il n'est point fait mention d'un ouvrage de ce genre.
29. C'est sur un manuscrit d'origine orientale daté du vi^e/xii^e siècle (?) qu'a été établie l'édition tunisienne d'Ibn 'Asûr (Le Caire, 1950-1957 ; 3 vol. in 8°).
30. Cette comparaison s'impose avec ces poètes dont l'« inspiration lexicologique » caractérise toute la production en vers ; il est à noter que cette « famille poétique » a été très mêlée à la vie basrienne à la fin du i^{er}/vii^e siècle et du suivant ; voir R. Blachère, *Littérature arabe*, 523-530 ; Baššâr s'est trouvé en rapport direct avec le fils de Ru'ba qui lui-même avait composé des pièces en *raġaz* d'allure lexicologique ; voir Isfâhi, *Aġânî*³, III, 175-176.
31. Voir ci-dessus trad. p. 593-594.

Notes de fin

* Ce texte, rédigé par Régis Blachère dans les semaines qui précédèrent sa mort, est le dernier écrit de sa main : il prenait place dans les recherches qu'il continuait de mener pour la poursuite de son *Histoire de la Littérature arabe*.

Cette publication numérique est issue d'un traitement automatique par reconnaissance optique de caractères.